

Conclusion

Par René Bourrigaud
et François Sigaut

Notre rencontre a été suscitée par une exposition qui mettait en valeur des objets : les charrues¹. Celles-ci font désormais partie d'un patrimoine reconnu. Mais, sauf quelques exceptions, il est souvent pris en charge par des associations de bénévoles, disposant de faibles moyens, avec des difficultés réelles pour montrer de façon vivante comment fonctionnaient ces instruments et surtout quelles fonctions ils remplissaient. Il nous a semblé nécessaire d'aller au-delà de l'objet, de dépasser l'aspect patrimonial et de prendre la question du travail du sol dans toute son ampleur : comment travaillait-on la terre dans le passé lointain ? Dans le passé récent ? Dans les diverses régions françaises ? Dans les autres pays européens ? Mais aussi comment travaillait-on et comment travaille-t-on aujourd'hui la terre en Europe, en Afrique, en Amérique latine, en Asie... ?

Nous n'avons pas la prétention d'avoir fait le tour de la question, cela va de soi. Mais nous croyons l'avoir ouverte selon une problématique nouvelle : mêler les disciplines, oser les reconstitutions, faire dialoguer les collectionneurs, les agriculteurs et les chercheurs, poser d'emblée la question à l'échelle de la planète, inscrire le présent dans l'histoire, suggérer les questions à venir. Pour transmettre nos résultats, nous avons fait appel à l'écrit, en nous efforçant de rester compréhensibles par un

1. Et, au nom de tous les participants au colloque, nous remercions la conservatrice départementale Elisabeth Loir-Mongazon et tous les organisateurs de cette exposition *Des charrues et des hommes* qui s'est tenue au château de Châteaubriant de juillet 2005 à novembre 2006, ainsi que tous les bénévoles des associations de Loire-Atlantique qui ont participé à l'exposition, aux reconstitutions de labours et au colloque lui-même.

large public, mais nous utilisons aussi l'image, le son et la vidéo pour rendre compte au plus près des gestes et des paroles.

Comme l'a souligné dès l'ouverture le président du Conseil général de Loire-Atlantique qui nous a accueillis, nous avons de nouvelles raisons de nous intéresser à l'histoire des labours et aux façons actuelles de travailler la terre. Nous avons pris conscience que notre modèle de croissance agricole n'est pas généralisable à l'échelle mondiale. Pour une série de raisons, nous allons devoir réapprendre à produire avec des ressources en énergie limitées, donc à économiser nos efforts. C'est ce qui va nous conduire à prêter attention aux techniques économes en énergie, une énergie si possible renouvelable. D'où l'intérêt qui est porté à la traction animale qui reste, ne l'oublions pas, la source principale d'énergie employée dans l'agriculture mondiale.

Accorder toute notre attention aux anciennes techniques de travail du sol, ce n'est donc pas seulement faire œuvre d'historien, c'est aussi participer au débat actuel sur la crise de l'agriculture et ses perspectives d'évolution. Les trente-quatre contributions qui constituent les actes de ce colloque proposent des pistes. Peut-on commencer à dégager quelques lignes directrices ?

Un premier bilan

Ce qui nous a le plus frappé est la grande variété des situations concrètes, qui entraîne une grande diversité des moyens techniques et des pratiques employées dans le passé. Cet inventaire reste à faire de façon systématique. Il pose des problèmes de méthode pour sa conservation et sa transcription.

Un premier problème est celui du vocabulaire. À la diversité classique des langues nationales, s'ajoute la complexité des langues régionales et locales. Pour ne prendre qu'un exemple, celui de la France hexagonale, et pour des périodes relativement proches de nous — disons du XVIII^e au milieu du XX^e siècle — cet ouvrage fournit un échantillon éclairant. Six cas sont traités, parfois restreints à une seule commune comme celle de Damgan (Morbihan), parfois élargis à un département (Loire-Atlantique) ou à une région (la Brie), mais souvent limités à une zone restreinte : une partie de la Haute-Marne ou de la Haute-Garonne ou la petite région du Bas-Léon (Finistère). On constate que pour décrire les pratiques, on ne peut se passer du vocabulaire spécifique, en utilisant toutes les gammes des langues d'oïl ou des langues d'oc, sans échapper au breton ou au gallo. Mais il reste combien de régions françaises à inventorier ? Combien d'évolutions régionalisées et datées à décrire ?

Le problème est décuplé quand on le pose au niveau européen. Le petit échantillon des autres pays européens abordés dans cet ouvrage (Irlande, Portugal, Slovénie) le montre à l'envi, bien que sous des angles différents.

Notre ambition va pourtant au-delà du cercle des vieux pays industrialisés. À l'heure où l'on parle sans arrêt de mondialisation, il est impératif d'avoir un regard global sur les questions agricoles de la planète. Dans les documents audiovisuels recueillis par différents chercheurs et collationnés dans le DVD joint, le simple fait

de regarder travailler les gros tracteurs et leurs équipements perfectionnés dans l'Europe du nord, puis les ânes ou les bovins parfois squelettiques qui tirent l'araire au Portugal, en Tunisie ou au Nicaragua, est éloquent. Il fait réfléchir aux conditions de la cohabitation appelée à durer entre des techniques de culture qui relèvent de la « haute technologie » et celles que l'on dit relever de l'ère préindustrielle. Or l'agriculture la plus soutenue par les aides publiques n'est pas celle qui paraît « dépassée » par les moyens techniques modernes. À la fuite en avant dans la tentative de maîtrise toujours plus poussée du cycle du vivant — et la terre arable est un élément clé de ce cycle — on peut préférer pour des raisons idéologiques ou éthiques la recherche d'une connivence retrouvée entre la nature et l'homme. C'est ce qui apparaît nettement dans les deux dernières contributions, le témoignage d'un jeune agriculteur de la Haute-Marne qui s'interroge sur son rapport à la terre, et celle d'une équipe de chercheurs qui réfléchit d'emblée à l'échelle planétaire. Il est possible aussi qu'à l'avenir, idéologie ou pas, nous y soyons tout simplement contraints, quand les produits combustibles stockés au cours de millions d'années auront été consommés par notre espèce en quelques siècles.

Il n'est donc pas trop tôt pour décupler et rationaliser, autant que faire se peut, les efforts de quelques spécialistes (ethnologues, anthropologues, archéologues, géographes ou historiens) qui cherchent à collecter toutes sortes de données sur les pratiques anciennes ou actuelles : traces écrites, outils anciens ou vestiges d'outil, traces laissées dans le sol par ces anciens outils, témoignages oraux des anciens ou des praticiens d'aujourd'hui.

Le second problème est celui de la conservation et de la transmission ce qui ne laisse pas de traces matérielles tangibles : les gestes, les postures de celui ou celle qui travaille, les rapports entre l'homme et l'animal, les moments jugés favorables pour telle ou telle activité de semis, d'entretien ou de récolte. À ce sujet, l'historien Marc Bloch, qui a marqué l'histoire rurale, était assez pessimiste : « Souvent les vieux, seuls, possèdent encore le maniement des instruments dont la recette, jadis, se transmettait de génération en génération. Si nous n'y prenons garde, ils ne tarderont pas à emporter avec eux leurs secrets en ce royaume des ombres dont le plus zélé enquêteur ne saurait obtenir l'accès. »² Et il écrivait cela en 1938, bien avant que la période de modernisation accélérée qui a suivi la Seconde Guerre mondiale ne vienne effacer la plupart des traces des méthodes préindustrielles. Nous en sommes donc aujourd'hui parfois réduits à des hypothèses, à des reconstitutions plus ou moins hasardeuses. Il est très surprenant, quand on s'attelle à la tâche de reconstituer le plus fidèlement possible des techniques de labour qui étaient encore très couramment pratiquées dans les années 1950, qu'on soit presque aussi démunis que les archéologues qui font de l'archéologie expérimentale pour vérifier le fonctionnement et les fonctions des outils anciens.

2. MARC BLOCH, *La Terre et le paysan. Agriculture et vie rurale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Colin, 1999, p. 79.

En même temps, un lecteur attentif de cet ouvrage ne pourra s'empêcher de faire des rapprochements parfois surprenants. Sous des latitudes variées, les mêmes contextes engendrent les mêmes solutions. Comment ne pas voir une similitude entre la confection des *lazybeds* en Irlande pour la plantation des pommes de terre et les sillons, pratiqués dans les hautes Andes du Pérou ou de Bolivie, toujours pour la plantation des pommes de terre ? Pourtant l'antique *chaquitacla* des Indiens et le *loy* irlandais ne se ressemblent pas. Les gestes ne sont pas les mêmes. Mais les résultats se ressemblent : le tubercule est placé entre deux couches herbeuses, retournées l'une contre l'autre, avec cet avantage considérable pour ceux qui cherchent à économiser leurs efforts car ils travaillent à la main : une partie seulement de la terre est retournée, bien que les parcelles paraissent entièrement labourées.

Une autre constante qui frappe est la quasi généralisation des labours en trois dimensions : sillons étroits formés par deux passages d'araire en Tunisie ou au Portugal, sillons formés de deux, trois ou quatre bandes de terre qui n'ont pas toutes la même épaisseur, généralisés dans l'ouest et le sud-ouest de la France, sillons plus larges mais fortement bombés du Pays de Bade ou de Haute-Marne, planches légèrement bombées de la Brie... L'enquête mérite d'être poursuivie, mais nous ne sommes pas loin de croire que les labours à plat, qui sont devenus la règle, constituaient l'exception avant l'irruption du machinisme. C'est un aspect de l'histoire agraire qui a été négligé par les historiens.

Or une connaissance précise des techniques de travail du sol permettrait au moins d'éviter les contresens. Combien de Français savent que dans leur hymne national, *La Marseillaise*, les « sillons » dont il est question ne sont pas ces vulgaires raies de charrue que tout le monde connaît, mais ces bandes de terre arrondies, formées de plusieurs raies, constituant une unité de semis et une unité de récolte, puisque chaque moissonneur à la faucille moissonne son sillon, en se tenant dans la raie qui sépare deux sillons ? Elle permettrait aussi d'apporter un éclairage sur certains de nos mythes. Pourquoi par exemple l'un de nos emblèmes nationaux, gravé sur nos anciennes pièces de monnaie, était-il la semeuse et non le semeur ? La répartition sexuée du travail, souvent pratiquée lors des semis sous raie, permet de le comprendre. Pendant que l'homme tenait les mancherons de la charrue, la femme semait sur la raie ouverte. Mais elle le faisait « à petits jets », sur la bande de terre qui venait d'être retournée, et non « à la volée », selon « le geste auguste du semeur », comme le laissait entendre le motif ornant le côté face de nos anciens francs.

Quand on veut être précis, on se rend compte qu'il y a bien des manières de former des ados, de réaliser des sillons ou de pratiquer le billonnage et nous ne prétendons nullement en avoir dressé l'inventaire, même dans les régions que nous avons étudiées. Il faudrait pourtant faire cet inventaire avant de se précipiter pour en donner les raisons. L'idée généralement admise comme étant la seule explication est que les sillons sont un moyen d'éviter l'excès d'humidité au pied des céréales d'hiver. Mais ce ne peut être le seul motif. D'abord parce qu'on constate la pratique des sillons pour toutes les terres d'une région, quelle que soit la nature des terres.

On peut alors invoquer les usages, ou même on pense à « la routine » des paysans, sans oser le dire ouvertement.

Le second motif, noté par certains agronomes et connu des praticiens, est justement agronomique : dans les terres pauvres, disposant d'une couche arable peu profonde, la création des ados permet d'accumuler une plus grande quantité de terre fertile autour des racines des plantes. De même, dans de nombreux cas, comme le note Sophie Lalignant pour Damgan (Morbihan), cette pratique permet de localiser l'engrais à proximité des racines, en l'enfouissant au butteur. Mais il y a sûrement bien d'autres raisons. Nous en avons aperçu quelques-unes :

- l'économie d'énergie est certaine. Lors des binages — ou labours d'été — on ne remue pas toute la terre, tout en donnant l'impression de travailler toute la surface du champ. Il en est de même lors des semilles, mais seule l'expérimentation peut le démontrer ;

- les travaux manuels qu'il faut effectuer pour l'entretien de la culture — binages, sarclages — et lors de la récolte à la main, sont moins fatigants sur les sillons que sur un terrain à plat, car il faut se baisser moins. Ce n'est un détail que pour ceux qui traitent des travaux des champs dans leur salon ;

- les sillons « balisent » le terrain, ce qui est pratique en plusieurs occasions : les bœufs ou les chevaux peuvent suivre un tracé très net, à partir des anciens sillons, et se diriger seuls plus facilement ; les sarclours et les moissonneurs ont une tâche bien délimitée et la concurrence ou l'émulation fréquente au sein des équipes de travail peuvent jouer pour savoir qui arrivera le premier au bout du champ et qui obtiendra le statut de meilleur ouvrier.

Pour qui s'intéresse à l'histoire du travail et des travailleurs de la terre, ces considérations méritent d'être approfondies par des arguments qui ne sont pas seulement agronomiques, on le voit, mais qui peuvent aussi être ergonomiques...

Une autre constatation qui s'impose est la combinaison fréquente, dans une même parcelle, des techniques manuelles et du travail avec des attelages, voire de l'emploi combiné du travail à la main et du tracteur. La chose est banale, mais elle mérite d'être soulignée. Même sur les chantiers de travaux publics les plus modernes, à côté des tractopelles et autres gros engins, on voit des hommes armés d'une pelle ou d'un balai qui achèvent le travail que la machine n'a pas pu effectuer. Dans les champs, on a toujours vu le laboureur ou ses aides « finir » le travail avec des outils à main. En Irlande, comme dans le Bas-Léon finistérien, on avait poussé assez loin la combinaison du travail à la charrue et du travail à la bêche. Dans les deux cas, on cultivait en sillons de quelques raies. Mais, après le passage de la charrue, on recréait le fond des raies à la bêche pour approfondir le labour, achever le sillon et, le cas échéant, couvrir la semence qu'on avait épandue entre le passage de la charrue et le travail à la main. Ces techniques très élaborées, destinées à perfectionner le lit de semence et à réguler l'humidité, correspondaient à l'aboutissement d'un processus de perfectionnement du travail de la terre dans une économie et une civilisation rurales fondées sur une source d'énergie renouvelable, certes, mais limitée : la traction animale.

La mise au point des tracteurs et de leur système d'attelage, mus par une source d'énergie abondante et bon marché, a permis d'oublier ces techniques économes en énergie. Il devenait possible de labourer en raies profondes et régulières. L'utilisation d'instruments tractés pour les récoltes a favorisé l'abandon des labours en sillons ou même en planches. Le champ devait devenir « roulant ». Pour évacuer les excès d'humidité, on a généralisé les drainages souterrains, mis en place par des machines qui réduisent considérablement le travail nécessaire à cet investissement. Mais l'évacuation rapide des excès d'humidité dans les champs cultivés, combinée à l'augmentation continue des surfaces bétonnées ou macadamisées, intensifie les crues et provoque des inondations.

Avant d'en venir à la motorisation, qui a révolutionné la question du travail du sol dans nos pays, les progrès techniques ont été importants et c'est ce que souligne l'avant-dernière partie de cet ouvrage, consacrée aux innovations. Celle-ci aurait pu évidemment être beaucoup plus développée. Nous retiendrons surtout que notre industrie moderne, qui produit des machines standardisées, a émergé d'un tissu artisanal riche et imaginatif. Tout artisan reproduit des savoir-faire, mais c'est aussi un créateur : il apporte sa touche personnelle à l'instrument, par sa connaissance intime du travail qu'on lui demandera et par ses échanges permanents avec les utilisateurs. Les innovations peuvent donc être le fait de gens modestes, comme cet ancien valet que présente Fabien Knittel ou ce monsieur Fondeur, inventeur de la charrue nommée « brabant », qui n'a guère de liens avec la charrue du Brabant belge, comme le montre Jean-Jacques van Mol. En revanche, le volontarisme en matière de transfert de techniques d'une région à l'autre ne donne pas de bons résultats : l'expérience relatée par Philippe Bossis au XVIII^e siècle peut encore faire réfléchir ceux qui voudraient exporter nos techniques sous toutes les latitudes. Dans tous les cas, il faut des relais pour que les innovations se répandent à grande échelle. La mise en évidence d'un réseau d'enquêteurs et de diffuseurs genevois, présentée par Marc Barblan pour le début du XIX^e siècle, est une illustration de cette nécessité. Enfin, ceux qui réussissent ne sont pas forcément les innovateurs eux-mêmes, mais ceux qui savent tirer profit des innovations, ce qui semble être le cas de la famille Huard qui a fait de la petite ville de Châteaubriant, lieu où s'est tenue une partie du colloque, une « capitale de la charrue ».

Enfin, comme nous le savons bien, on ne peut séparer l'histoire des techniques de l'histoire sociale, de l'histoire économique, de l'histoire tout court. Les ethnologues et les sociologues sont naturellement les plus vigilants pour nous le rappeler, comme chaque lecteur pourra le constater. C'est peut-être le débat qui a suivi la dernière séance du colloque consacrée aux tendances contemporaines qui l'a le mieux montré. Les techniques ont des liens avec les modèles de développement. Et donc les choix techniques ont des implications sur les choix en matière de développement. Aujourd'hui, les techniques de non-labour, qui supposent en réalité des moyens importants en matériel de semis ou de traitement phytosanitaire, sont-elles accessibles de la même manière à tous les paysans ? Ne vont-elles pas permettre l'extension indéfinie d'entreprises qui occupent déjà des milliers d'hectares au Brésil

ou ailleurs ? Ne vont-elles pas accélérer la disparition de centaines de milliers d'exploitations à travers le monde, sans que soit assuré le reclassement de ces familles paysannes ? À ces questions, nous n'avons pas apporté de réponses et il est possible que certains chercheurs se désintéressent de ces questions, jugeant qu'elles ne sont pas de leur compétence. Pourtant, comme l'a rappelé avec force Henri Baron, ancien responsable agricole et l'un des animateurs de ce colloque, chaque citoyen est concerné par l'avenir de l'humanité qui se joue en grande partie sur les questions agricoles et alimentaires. Et les chercheurs sont des citoyens concernés comme tous les autres.

Quelques perspectives de recherche

L'entreprise commencée avec ce colloque doit se poursuivre. La connaissance du passé n'est pas l'apanage des nostalgiques ou des curieux. Il n'y a aucune nostalgie à avoir pour des temps où le travail était souvent exténuant, au sens le plus fort du terme, et où il ne mettait pas à l'abri de la misère. Mais il ne faudrait pas non plus tomber dans les pièges d'un misérabilisme à la Zola. Car c'est justement parce qu'ils étaient pauvres que les paysans ne pouvaient pas se permettre d'être stupides. L'analyse détaillée des anciens procédés de labour ne laisse en tout cas aucun doute à ce sujet. Routine il y avait peut-être, parce qu'il faut bien un minimum de régularité dans les façons de faire. Mais routine calculée, où les innovations utiles — il y en a beaucoup d'autres — ont toujours trouvé leur place, comme le montre l'immense diversité des adaptations locales. Il est facile de dénigrer ce qu'on ne connaît pas. Il est plus difficile de chercher à comprendre. En matière de labours, l'exercice est même si difficile qu'il a pratiquement rebuté tout le monde depuis la fin du XIX^e siècle. Les historiens et les sociologues ruraux parce qu'ils s'estimaient *a priori* incompetents. Et les agronomes parce qu'ils croyaient avoir mieux à faire. Le progrès était là, avec des perspectives si prometteuses que plus rien d'autre ne comptait. L'agriculture devait se moderniser le plus vite possible. Le reste était secondaire.

Dirons-nous pour autant que les agronomes du XX^e siècle ont eu tort ? Certainement pas, pour la raison toute simple qu'eux non plus ne pouvaient pas penser ni faire autrement. La révolution des machines, des tracteurs, des engrais, etc., ne pouvait pas être éludée. De la faucille et du fléau à la moissonneuse-batteuse, la productivité du travail dans la récolte des céréales a été multipliée par plus de cinq cents, et cela en moins d'un siècle et demi ! On comprend que l'étude de la faucille et du fléau ait été laissée aux folkloristes...

Mais la situation a changé. La révolution des machines est elle aussi entrée dans l'histoire, ce qui tendrait à prouver, sinon qu'elle est achevée, du moins qu'elle a changé de vitesse. Même dans les anticipations les plus fantaisistes, personne n' imagine qu'on puisse inventer une machine qui soit à la moissonneuse-batteuse ce que la moissonneuse-batteuse a été à la faucille. En matière de travail du sol, on a pu avoir l'impression que l'accroissement de la puissance des matériels allait tout résoudre. Était-il encore utile de réfléchir, puisque tout semblait possible ?

Puisqu'avec une charrue réversible à vingt socs, le champion du monde arrive à labourer un hectare en quatre minutes trente secondes³. Et de toute façon, à quoi servait de réfléchir puisqu'il n'existait plus que du matériel standard, produit en grande série par des firmes multinationales ?

S'il est une chose que ce colloque a montrée, c'est que nous n'en sommes plus là. Nous avons à nouveau le loisir de réfléchir. D'un point de vue historique, parce que le peu que nous sachions sur les anciennes techniques de labour promet déjà un renouvellement considérable de notre compréhension des sociétés rurales. Et d'un point de vue agronomique parce que si les techniques d'autrefois sont bien et définitivement périmées, les raisonnements qui les sous-tendent restent, eux, parfaitement valides. Il faut mettre à profit cette convergence d'intérêts, pour développer les coopérations indispensables.

Historiens et agronomes doivent apprendre à travailler ensemble, jusques et y compris pour mettre sur pied des reconstitutions expérimentales. L'expérimentation et le terrain ne sont pas choses familières aux historiens. Mais leurs collègues archéologues s'y sont mis depuis maintenant près de quarante ans, et cela a renouvelé leur discipline.

Pourquoi les historiens, les géographes, les ethnologues, etc., ne s'y mettraient pas eux aussi ? D'autant que, comme on vient de le dire, certaines situations toutes récentes sont aussi peu connues que si elles relevaient de la préhistoire. Sans oublier, naturellement, les « anciens » dont la contribution est et restera encore longtemps irremplaçable. Non seulement par leurs souvenirs mais plus encore par leur façon de raisonner. On ne le répétera jamais assez : il y a un raisonnement derrière l'action technique la plus simple en apparence — qui n'est jamais si simple lorsqu'il s'agit de s'y mettre ! Dans les activités techniques, on le sait depuis Diderot⁴, le raisonnement est particulièrement difficile à dégager parce qu'il ne passe pas par la parole, au moins pas totalement et pas pour l'essentiel. Il tient compte d'une foule de détails et de circonstances qu'il est impossible d'explicitier dans le moment de l'action. D'où la difficulté de le transmettre par les seuls moyens du langage, surtout lorsque ce langage doit être écrit. D'où surtout la nécessité de l'expérimentation. L'expérimentation n'est pas la panacée. Elle marche rarement comme on l'avait prévu. Mais c'est justement par ce rappel parfois sévère à la réalité des choses qu'elle est utile. On ne comprendra jamais les labours si on reste dans l'abstrait, et c'est peut-être une obscure conscience de cette impossibilité qui a jusqu'ici découragé tant de chercheurs. Ce colloque, nous l'espérons du moins, aura été un premier pas dans la bonne direction. La tâche qui nous attend maintenant est de mettre sur pied un véritable programme coopératif de recherche sur les labours. Sur tous les labours qui existent ou qui ont existé de par le monde. Et qui puisse réunir sans exclusive tous ceux qui se veulent concernés.

Cela dit, il ne faut pas se dissimuler les difficultés, notamment en matière d'expérimentation. Il y a des situations plus favorables que d'autres, et les conditions qui ont été réunies à Nozay étaient à cet égard exceptionnelles. Mais dans l'ensemble, l'expérimentation implique des démarches difficiles et coûteuses, qu'on ne peut pas entreprendre à la légère. Il y en a déjà eu dans le passé — à l'initiative des archéologues principalement⁵ — et une des premières choses à faire sera évidemment d'en tirer les enseignements.

Si on veut sérier les questions et éclairer les choix indispensables, un programme d'exploration de la documentation est également nécessaire. La littérature ancienne sur les labours n'a pas été véritablement explorée, en grande partie pour les raisons qui ont été évoquées plus haut, mais aussi parce que sa dispersion décourageait les candidats. Qui pouvait envisager de passer des années à chercher des aiguilles dans une botte de foin en sachant du reste que si, par chance, il en trouvait, cela lui serait compté pour pas grand-chose ? Or sur ce plan aussi la situation a changé. Les nouveaux moyens de l'informatique permettent désormais de trouver en ligne, en quelques clics, des ouvrages quasiment inaccessibles naguère. Et surtout, les chercheurs peuvent se communiquer leurs découvertes avec une facilité naguère impensable, comme cela s'est vérifié avec le recueil de textes qui figure dans le dossier préparatoire au colloque. L'essentiel reste à faire, mais ce qui est nouveau est que la tâche ne paraît plus impossible. Nous avons de bonnes raisons de penser que les agronomes d'autrefois se sont nettement plus intéressés aux labours que nous ne le croyions. À nous d'en faire notre profit.

L'expérimentation, la documentation... Il faut bien sûr y ajouter les enquêtes de terrain qui elles aussi ont un passé intéressant, et qu'il faudra reprendre et multiplier partout où c'est encore possible, notamment dans les pays du Sud. Avec cette réserve qu'il ne doit plus s'agir d'ethnographie pure ou de « développement », mais d'abord et avant tout de comprendre et de faire comprendre. Tout cela fait beaucoup, objectera-t-on sans doute. Comment trouver les moyens d'un programme aussi ambitieux, voire aussi démesuré ?

Il n'est pas d'autre voie, pour commencer, que de fédérer les efforts des uns et des autres en toute liberté. Les ethnologues, les géographes, les historiens, etc., n'ont guère l'habitude de travailler ensemble, et pas du tout celle de coopérer avec les agronomes (et réciproquement !). C'est cela qu'il faut changer, car c'est la condition nécessaire pour arriver un jour à des résultats significatifs. Mais cette condition implique une autre, car rien ne se fera dans l'abstrait : celle de se donner des objectifs précis et limités. On ne peut pas dire grand-chose d'intéressant sur les labours en général. Si notre colloque a pu avoir lieu c'est parce qu'il posait la question des labours en sillons, si répandus et si mal compris. Dans une perspective différente, celle des labours à bras en pose d'autres, encore plus fascinantes peut-être. On a vu

3. Il s'agit de l'entreprise Grégoire Besson (Montigné, Maine-et-Loire) qui a labouré 321 hectares en vingt-quatre heures. (*Ouest France* du 23 février 2005.)

4. Lire l'article « Arts » de *L'Encyclopédie*.

5. À titre d'exemple, on citera les expériences de Grith Lerche au Danemark dans les années 1970 et 1980, à partir de reconstitutions de charrues médiévales.

qu'avec l'arrivée des machines, il s'était produit une uniformisation considérable des pratiques de labour. Ne peut-on imaginer qu'avec l'arrivée des instruments attelés, une uniformisation du même genre s'est produite par rapport aux pratiques antécédentes de labour à bras ? C'est en tout cas ce que les exemples africains paraissent suggérer. La houe et la bêche ne permettent pas d'aller aussi vite qu'avec un tracteur, c'est une affaire entendue. Elles donnent en revanche une liberté totale pour inventer des solutions au problème plante-sol-adventices, et c'est peut-être ce qui explique qu'on ait continué à s'en servir jusqu'à nos jours ou presque, non seulement en Afrique, mais dans les banlieues maraîchères et les vignobles de France.

Cette réflexion n'est qu'un exemple parmi d'autres. Pendant des millénaires, l'indépendance technique des paysans a été totale. Ils étaient seuls pour inventer les solutions qu'on a plus tard qualifiées avec un certain dédain de « traditionnelles ». Personne ne se mêlait de leur donner des conseils, ni même de comprendre comment ils faisaient. Il s'agit de sortir une bonne fois de cet état d'ignorance-indifférence. Et on s'apercevra que la question des labours n'est pas accessoire. À une époque où on se préoccupe tant des rapports de l'homme avec son environnement, il est temps qu'on apprenne à en mesurer les enjeux.